

SAÏD MOHAMED

Monsieur Ernesto



2015 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-56-7

COLLECTION 36^E DEUX SOUS

Lunatique

EXTRAITS

Longtemps il a réclamé le « monsieur » devant son pseudonyme. Quand un voisin de bar le hélait d'un « Ernesto, viens boire un coup », il corrigeait : « Non, Ernesto ne veut pas boire un coup. Mais, monsieur Ernesto accepte volontiers qu'on l'invite à déguster un verre de grand cru, non mais ! Les bonnes manières ne sont pas faites que pour les bourgeois, le peuple y a droit aussi. »

Il lui est souvent arrivé de dormir sous le porche dans un carton, après une soirée trop arrosée. Lorsqu'il n'a plus de jambes pour rentrer. Jamais de la vie il ne se mélangerait aux autres dans un lieu d'accueil. Des gardiens, l'extinction des feux, la prison, comme s'il n'en était pas sorti. Non, ça lui dit vraiment pas. Il squatte un appartement dans un immeuble habité. Il ne dit pas où.

« Moi, c'est la routine qui m'a tué. Rien à faire. Quand ça ronge un homme, il faut se bouger... Changer d'itinéraire pour se rendre au boulot, au début ça donne l'impression d'être un autre. Ça dure trois, quatre rues. Puis arrive l'angle où il faudra tourner à gauche. De toute façon. Et cette façon-là, elle finit par peser. Des tonnes. Il reste bien la solution de regarder en l'air. Là-haut le ciel, les pigeons. Mais, on fout les pieds dans la merde sans s'en rendre compte. »

pp. 11/12

« Moi aussi, j'ai été jeune. C'était... il y a longtemps. J'ai pensé No Future avant l'heure, persuadé que tout cela irait dans le mur. Je n'avais que quelques années d'avance... À les entendre, à l'époque, j'étais un dingue de nihiliste, un dégénéré. Sûrement, mais j'étais lucide bien avant l'heure.

« Je me suis fait rattraper par l'histoire. Malheureusement, j'avais vu juste. Tout le monde s'est mis à brailler No future, à sa façon. Quelle rigolade ! Maintenant, même le plus blaireau des petits-bourgeois s'émeut que la planète foute le camp. La planète, la planète... Ils beuglent comme des veaux qui n'ont pas eu leur tétée. Comme s'ils n'étaient

responsables de rien, comme si ce foutoir n'était pas de leur faute. Et ils continuent à rouler avec leurs tombereaux tout terrain, à défoncer les pistes. Je m'en tape, je n'aime pas la campagne. Fermez la gueule aux piafs, ils m'empêchent de dormir le matin. Ces emplumés chantent comme si tout ce merdier ne les touchait pas. Saleté de piafs. Où est le goudron ? »

p. 21

« Si la censure réprouvait l'iconographie de la bagatelle, les vases grecs, les godemichés préhistoriques en défense de phoque, les estampes japonaises, les temples asiatiques, les statues africaines, les mosaïques de Pompéi rappellent que la fesse est le fondement de l'humanité. Une bonne partie de jambes en l'air est bien plus saine que n'importe quel discours pervers. La bagatelle s'achève par une grossesse, alors que le discours se termine en bain de sang. Et c'est au nom de la bonne morale qu'on diffuse des images agressives et sanguinolentes, plutôt que des rotundités mammaires et des fessiers joliment ronds et doux.

« Dans les civilisations où la pyramide des âges n'est pas à forte tendance gériatrique, ils copulent à tour de bras et rigolent à s'en faire péter la rate. Les autochtones n'ont pas

de quoi remplir leurs gamelles, mais personne n'attend rien du bonheur. Ils savent qu'il n'existe pas. Ils gagnent du temps, eux. Le progrès ne frappera pas demain à leur porte. Donc, rien ne sert de courir. Alors, ils se mettent sur le dos. Le bonheur, ce n'est pas une voiture qui brille ou un pantalon neuf, mais pouvoir se caresser la panse pleine et se soulager les valseuses. »

pp. 36/37